

connaissance de notre passé, la valeur de cette source historique sera de plus en plus grande, au fur et à mesure que notre histoire obtiendra elle-aussi de nouvelles acquisitions en profondeur, ainsi que de nouveaux horizons en surface. Des exemples concrets peuvent déjà être évoqués en ce sens. La doctrine de l'unanimité des facteurs constitutionnels électifs (p. 266 - 268), héritée du *consensus omnium* romain passé par la filière byzantine, nous semble être l'un de ces exemples. Un autre profit que Paul d'Alep a su tirer de sa longue présence sur le sol roumain consiste dans sa familiarité non seulement avec les gens rencontrés, mais aussi avec les légendes liées à la création des deux États médiévaux situés à l'extérieur de l'arc carpatique, de la Valachie en tout premier lieu (« Negru voivoda » ou Negru-Vodă, p. 332).

La valeur d'exception que cette source représente non seulement pour notre histoire justifie pleinement la continuation de cette belle et compétente édition. Nous devons exprimer une satisfaction plénière pas seulement pour cette édition, mais aussi pour le projet international (entre des institutions académiques de Bucarest, Sankt-Peterburg et Kiev) de mener ce travail jusqu'à sa fin, qui signifie la traduction intégrale de cette source dans une langue de circulation. Bien plus, nous souhaitons voir un jour une édition roumaine qui complète celle que nous avons l'heureuse occasion d'exposer ici avec le voyage du patriarche Macaire d'Antioche en Russie et qui atteigne le même haut niveau de réalisation que celui qui est accompli par ce livre.

Tudor Teoteoi

Andrei PIPPIDI, *Constantin Brâncoveanu, stolnicul și lordul*, București, Editura Academiei Române, 2014, 202 p.

L'importance du corpus de lettres publiées, traduites et commentées dans ce volume ne concerne pas seulement l'histoire des relations entre les Pays Roumains et l'Angleterre à la fin du XVII^e siècle, mais aussi la connaissance de deux grandes figures de notre histoire, le prince Constantin Brâncoveanu et le *stolnic* Constantin Cantacuzène. Plus de quatre décennies se sont écoulées depuis que le professeur Andrei Pippidi avait découvert à Londres, sur les traces d'Eric D. Tappe, la correspondance que les deux personnalités avaient adressée, entre 1693 et 1702, à lord William Paget (1637–1713), ambassadeur anglais à Vienne entre 1689 et 1692 et ensuite à Constantinople, entre 1692 et 1702. Depuis, Andrei Pippidi a souligné dans plusieurs études l'intérêt de cette correspondance pour l'histoire des relations roumano-anglaises dont une partie a été entre temps traduite par Paul Cernovodeanu (*În vâltoarea primejdiilor. Politica externă și diplomația promovate de Constantin Brâncoveanu*, Bucarest, 1997, lettres 23–26, 28–31 et 35–40). Le temps était venu de la publier et on peut affirmer sans hésiter que cette tâche a été remplie de manière admirable : le volume réunit 50 lettres (dont 16 de Constantin Brâncoveanu et 34 du *stolnic*) en latin et en italien, soigneusement traduites et annotées, accompagnées de deux études qui retracent la personnalité de leurs auteurs dans le contexte politique de l'époque à la lumière de cette correspondance. Le volume reprend également deux études sur la figure de Brâncoveanu publiées par l'auteur en 1988 (*Constantin Brâncoveanu ca diplomat* et *Putere și cultură în epoca lui Brâncoveanu*), qui complètent heureusement les chapitres introductifs, ainsi que trois lettres de Brâncoveanu relatives à la mission dans l'Empire Ottoman confiée par l'empereur Léopold I^{er} à Luigi Ferdinando Marsigli, célèbre savant bolognais qui s'arrêta durant cette mission trois fois à Bucarest où il fut reçu par Brâncoveanu et par Constantin Cantacuzène. Le volume se clôt par la reproduction du texte de la relation que Radu Greceanu donne, dans *Istoria domniei lui Constantin Basarab Brâncoveanu*, du passage de lord Paget par Bucarest.

Les pages consacrées à Constantin Brâncoveanu nous invitent à percevoir la cohérence d'une pensée politique qui ne connaît pas, comme on l'a souvent dit, de véritable solution de continuité entre le XVII^e et le XVIII^e siècle. Cela amène, bien sûr, à reconsidérer la définition des termes « phanariote » et « phanarotisme » – Brâncoveanu serait ainsi à bien des égards (administration économique, influence grecque et italienne, etc.) un précurseur des princes phanariotes – dans une

perspective critique par rapport à l'historiographie traditionnelle, en faveur de laquelle l'auteur a déjà plaidé il y a quarante ans (*Phanar, phanariotes, phanariotisme*, RESEE 13, 1975, p. 231–239). Maintenir le *statu quo* dans les relations avec l'Empire Ottoman et entretenir des relations cordiales avec les grandes puissances voisines, les Habsbourg et la Russie, c'étaient les deux grandes directions d'une politique de prudence et d'équilibre qui a préservé intacte l'intégrité politique du pays et a rendu possible, malgré la fin terrible de Brâncoveanu, un quart de siècle de paix et de prospérité relative en Valachie. La versatilité du prince valaque serait alors le résultat de sa crainte légitime que son pays, incapable de maîtriser son destin politique, ne devienne pas objet de négoce et d'échange entre les grandes puissances. Cette crainte, qui n'a pas hanté seulement Brâncoveanu, et l'attitude politique qu'elle a inspirée se dégagent nettement de la lettre du 17 octobre 1698 (lettre XXXV et p. 32 et 151 n. 46), où la voix du prince, habituellement cachée dans ces lettres de circonstance que le *stolnic* se sera souvent chargé de rédiger (la question épineuse de leur paternité est en effet discutée aux p. 18–20), éclate subitement pour flétrir l'égoïsme et la cupidité des grandes puissances et pour demander à l'ambassadeur anglais de veiller à ce que son pays ne soit pas mentionné dans le traité de Karlowitz. La même demande sera d'ailleurs adressée également au comte Franz Ulrich Kinsky, chancelier de Bohême et conseiller de Léopold I^{er} (p. 47).

Brâncoveanu est entré en relation avec lord Paget, lorsque ce dernier se trouvait encore à Vienne, par l'intermédiaire de l'ambassadeur hollandais à Constantinople, le comte Colyer (p. 30), ami des Cantacuzène auquel, une vingtaine d'années plus tard, la veuve d'Étienne Cantacuzène, le fils du *stolnic*, confiera, avant de quitter Constantinople, l'argent et les bijoux de la famille (C. Giurescu, *Documente răzlețe din arhivele Vienei (1535–1720)*, BCIR, 1915, p. 303). Lord Paget aura pu inspirer à Brâncoveanu le projet d'envoyer des étudiants en Angleterre, initiative qui visait sans doute à contrecarrer la propagande catholique post-tridentine et à la hauteur de laquelle ceux, peu nombreux, qui en ont bénéficié ne se sont pas élevés (p. 25). Lord Paget aura pu ainsi partager l'intérêt d'un groupe restreint d'intellectuels anglais pour le sud-est européen, nourri notamment par l'espoir d'une réconciliation avec l'Église orientale. À la fin du XVII^e siècle, les contacts intellectuels avec l'Angleterre sont pourtant faibles et souvent indirectes, par l'intermédiaire de l'Italie ou de Constantinople. Ces contacts resteront pour longtemps les résultats éphémères des préoccupations érudites de quelques lettrés, comme, par exemple, Chrysanthé Notaras, lequel, dans une lettre de 1712 à Nicolas Mavrocordatos, se révèle un connaisseur avisé de la situation politique en Angleterre antérieure au traité d'Utrecht (p. 35).

Un autre exemple est Constantin Cantacuzène lui-même, même si son voyage en Angleterre n'est sans doute qu'une légende, qui aura élargi le nombre de pays visités par le *stolnic*, voyages dont le souvenir s'est effacé avec les mémoires qu'il aura rédigés et qui sont aujourd'hui perdus (p. 38). Si le *stolnic* n'est jamais arrivé à Londres, son petit-fils, Radu (Rodolphe), y parviendra en 1717, comme le montre un document récemment édité, qui fait état des rencontres du jeune prétendant Cantacuzène avec George I^{er} et avec Henry Bentinck, le deuxième comte de Portland (1682–1726) (A. Timotin, *Un memoriu autobiografic inedit al lui Radu Cantacuzino către ducele Francisc de Lorena*, dans *Istoria: utopie, amintire și proiect de viitor. Studii oferite Profesorului Andrei Pippidi la împlinirea a 65 de ani*, ed. R.G. Păun et O. Cristea, Iași, 2013, p. 133). Plus instruit que son petit-fils, le *stolnic* avait ramassé la plus vaste bibliothèque de son pays qui contenait aussi des livres anglais (p. 63–64), et sa correspondance avec lord Paget ne se limitait pas aux questions politiques. Constantin Cantacuzène offrait à l'ambassadeur anglais un croquis du siège de la forteresse de Petrovaradin (1694) (lettre III et p. 48) et il recevait de lord Paget, par l'intermédiaire de son secrétaire, Georg Philipp Schreyer, des livres (lettre XLV, p. 63 et 161 n. 57) et même un télescope (p. 135 n. 27).

Le *stolnic* était également en correspondance avec le comte Marsigli, auquel il envoie des renseignements géographiques et historiques non seulement sur l'histoire de la Valachie et de la Moldavie, mais aussi sur la Dobroudja et la Crimée (p. 57), et avec Edmund Chishull, homme d'Église et antiquaire anglais nommé chapelain pour la Levant Company à Smyrne, avec lequel il s'entretient longuement lors de son passage par Bucarest et auquel il offre des livres de culte grecs imprimés à Snagov et sa propre carte de la Valachie. Le premier *civil historian* des Roumains (p. 66) a voulu être aussi et peut-être surtout un homme politique. Les ambitions qu'il n'a jamais cessé de nourrir lui ont valu finalement la mort tragique et l'oubli des générations suivantes : la paternité de

son œuvre maîtresse, *Istoria Țării Rumânești*, restée anonyme et inachevée, était inconnue au XIX^e siècle et peut encore susciter les doutes de quelques historiens et philologues. Sa contribution à l'histoire de la culture roumaine a dû attendre le travail de N. Iorga, de M. Ruffini et de V. Căndea pour être mise en lumière. Sa correspondance éditée dans ce volume et les pages inspirées qui l'accompagnent et l'éclairent apportent leur propre pierre à cet édifice historiographique qui a renouvelé la perception de la personnalité de Constantin Cantacuzène.

En fermant ce livre, notre compréhension de ces deux grandes figures et de leur place dans l'histoire de la culture roumaine se retrouve en effet considérablement enrichie. La lecture des lettres dans une traduction élégante et précise, qui témoigne d'un long commerce avec les écrits de l'époque, nous donne un instant le sentiment que le prince et le *stolnic* nous parlent de leur propre voix.

Andrei Timotin

Penka DANOVA, *Анонимна хроника за графовете Булгари края на XVII век* (Anonymous Chronicle in the Bulgari MS from the seventeenth century), Sofia, Paradigma, 2014, 200 p.

Our journal, several times, even in this issue, paid attention to fictitious genealogies that represented a Balkan form of historical culture and a memory of late empires (Greek, Serbian and Bulgarian). They emerged from nobiliar ambition, competing with the tradition of Western aristocracy and making use of a full or incomplete knowledge of history. Such, partly imaginary and partly real, genealogical compilations existed since the fifteenth century, but developed in the seventeenth and eighteenth, under the influence of contacts with Western culture.

A family chronicle from Corfu has been recently published in Athens and we have here its translation into Bulgarian and comments by Penka Danova, with a preface by Nadya Danova, both our colleagues being acquainted with a wealth of Renaissance material concerning the national identity of the Bulgarians.

The original manuscript was written in Baroque Italian at a date which should be connected with the annoblishment of the well-known Voulgaris family of Corfu by the Venetian Senate. This happened before the lifetime of the most famous member of that family, Evgenios Voulgaris (1716–1806), probably when Antonio Bulgari prepared himself to receive the title of count in 1698. The name insinuated a relation with the earliest rulers of medieval Bulgaria and also with the Palaeologos (through Despot Thomas who, on his road to the Italian refuge, stopped in Corfu in 1462). Actually, that Thomas of Morea was taken as ancestor by no less than twelve pseudo-Palaeologos lineages (see the preposterous „genealogical review” by Charles A. Gauci and Peter Mallat, Malta, 1985). The author of the story was obviously an Italian, probably a Jesuit, and not very gifted for the work he had begun. His immediate sources, identified by the editor, were Foresti, Maimbourg (also used by Cantemir) and, for Ottoman history, Sagredo. The concern of relying the Bulgari family to a long royal past met with failure and inadequacy. However, even if the result was kept unpublished, it is one of the earliest attempts to write a history of the Bulgarian people – an example of antiquarianism. As it is, looking back as far as the seventh century and carrying further till the fall „under the Turkish sword”, it reflects the frustration of the Corfiote nobility between Byzantium and Venice.

Danova's introduction wanders through the text without insisting on the real history of the Bulgari/Voulgaris. It could be found in M.D. Stourdza's *Dictionnaire Historique et Généalogique des Grandes Familles de Grèce, d'Albanie et de Constantinople* (Paris, 1999). A document should also be added about the fabulous genealogy which plaid a part in the Voulgaris family tradition. There is a letter from Jacob Voulgaris to Alexander Mavrocordato, 5 September 1822, where he claimed to be “natif de Corfou, grec d'origine et issu d'une famille d'ailleurs qui compte parmi ses ancêtres des Princes régnants en Serbie, Bosnie et Bulgarie” (Μνημεία της ‘Ελληνικής ιστορίας, V.1, Athens, 1963).

Andrei Pippidi